

GEORGES BATAILLE

L'ÉROTISME



ARGUMENTS
LES ÉDITIONS DE MINUIT

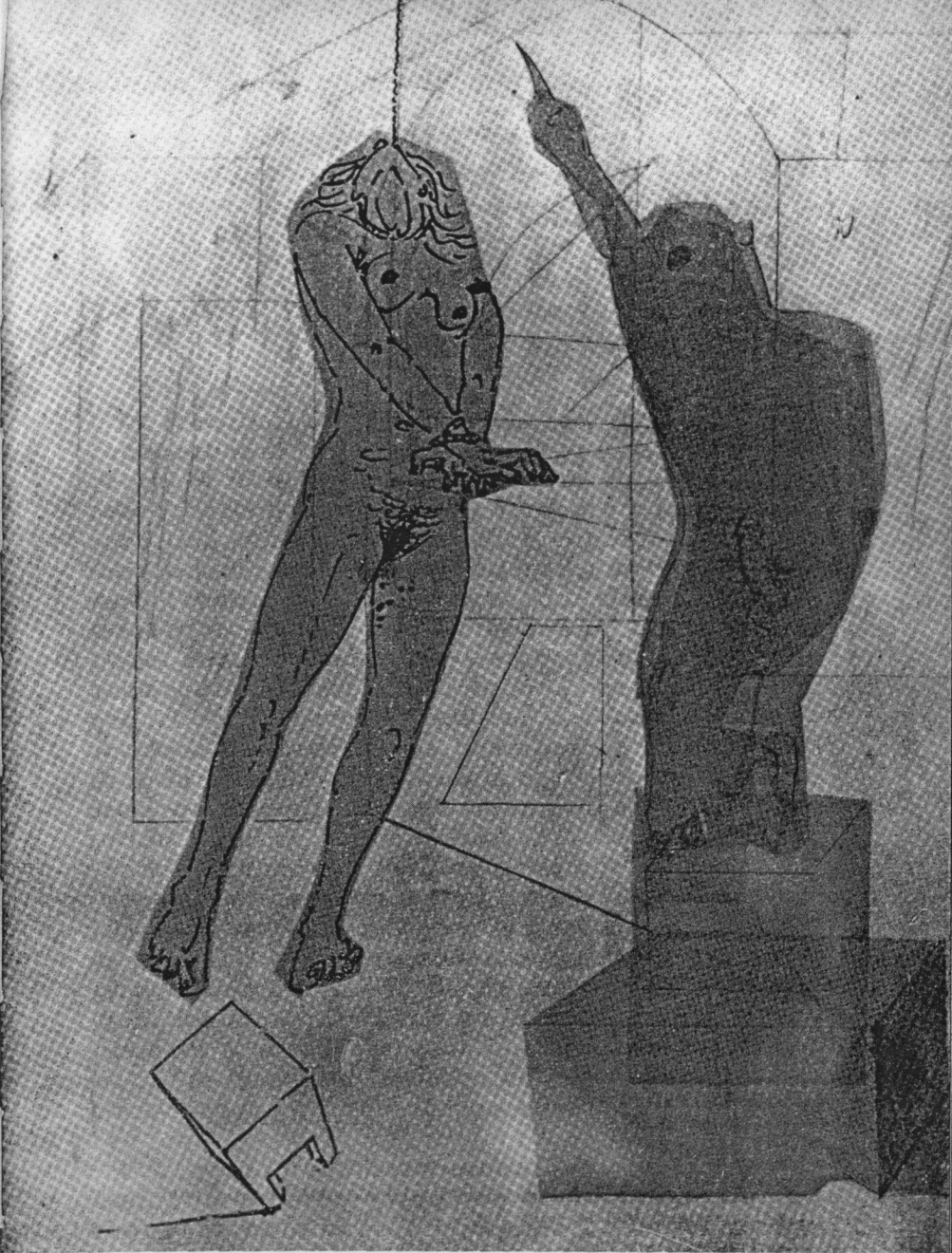
A MICHEL LEIRIS

© 1957 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0253-8

INTRODUCTION



De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort. A proprement parler, ce n'est pas une définition, mais je pense que cette formule donne le sens de l'érotisme mieux qu'une autre. S'il s'agissait de définition précise, il faudrait certainement partir de l'activité sexuelle de reproduction dont l'érotisme est une forme particulière. L'activité sexuelle de reproduction est commune aux animaux sexués et aux hommes, mais apparemment les hommes seuls ont fait de leur activité sexuelle une activité érotique, ce qui différencie l'érotisme et l'activité sexuelle simple étant une recherche psychologique indépendante de la fin naturelle donnée dans la reproduction et dans le souci des enfants. De cette définition élémentaire, je reviens d'ailleurs immédiatement à la formule que j'ai proposée en premier lieu, selon laquelle l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. En effet, bien que l'activité érotique soit d'abord une exubérance de la vie, l'objet de cette recherche psychologique, indépendante, comme je l'ai dit, du souci de reproduction de la vie, n'est pas étranger à la mort. Il y a là un paradoxe si grand que, sans attendre davantage, j'essaierai de donner un semblant de raison d'être à mon affirmation par les deux citations suivantes :

« Le secret n'est malheureusement que trop sûr, observe Sade, et il n'y a pas un libertin un peu ancré dans le vice qui ne sache combien le meurtre a d'empire sur les sens... »

Le même écrit cette phrase plus singulière :

« *Il n'est pas de meilleur moyen pour se familiariser avec la mort que de l'allier à une idée libertine.* »

J'ai parlé d'un *semblant* de raison d'être. En effet la pensée de Sade pourrait être une aberration. De toute façon, même s'il est vrai que la tendance à laquelle elle se réfère n'est pas si rare dans la nature humaine, il s'agit de sensualité aberrante. Il reste, cependant, un rapport entre la mort et l'excitation sexuelle. La vue ou l'imagination du meurtre peuvent donner, au moins à des malades, le désir de la jouissance sexuelle. Nous ne pouvons nous borner à dire que la maladie est la cause de ce rapport. J'admets personnellement qu'une vérité se révèle dans le paradoxe de Sade. Cette vérité n'est pas restreinte à l'horizon du vice : je crois même qu'elle peut être la base de nos représentations de la vie et de la mort. Je crois enfin que nous ne pouvons réfléchir sur l'être indépendamment de cette vérité. L'être, le plus souvent, semble donné à l'homme en dehors des mouvements de passion. Je dirai, au contraire, que nous ne devons jamais nous représenter l'être en dehors de ces mouvements.

Je m'excuse de partir maintenant d'une considération philosophique.

En général, le tort de la philosophie est de s'éloigner de la vie. Mais je veux immédiatement vous rassurer (1). La considération que j'introduis se rapporte à la vie de la manière la plus intime : elle se rapporte à l'activité sexuelle, envisagée cette fois sous le jour de la reproduction. J'ai dit que la reproduction s'opposait à l'érotisme, mais s'il est vrai que l'érotisme se définit par l'indépendance de la jouissance érotique et de la reproduction comme fin, le sens fondamental de la reproduction n'en est pas moins la clé de l'érotisme.

La reproduction met en jeu des êtres *discontinus*.

(1) Ce texte, rédigé avec l'intention à laquelle il répond dans ce livre, a d'abord été lu en conférence.

Les êtres qui se reproduisent sont distincts les uns des autres et les êtres reproduits sont distincts entre eux comme ils sont distincts de ceux dont ils sont issus. Chaque être est distinct de tous les autres. Sa naissance, sa mort et les événements de sa vie peuvent avoir pour les autres un intérêt, mais il est seul intéressé directement. Lui seul naît. Lui seul meurt. Entre un être et un autre, il y a un abîme, il y a une discontinuité.

Cet abîme se situe, par exemple, entre vous qui m'écoutez et moi qui vous parle. Nous essayons de communiquer, mais nulle communication entre nous ne pourra supprimer une différence première. Si vous mourez, ce n'est pas moi qui meurs. Nous sommes, vous et moi, des êtres discontinus.

Mais je ne puis évoquer cet abîme qui nous sépare sans avoir aussitôt le sentiment d'un mensonge. Cet abîme est profond, je ne vois pas le moyen de le supprimer. Seulement nous pouvons en commun ressentir le vertige de cet abîme. Il peut nous fasciner. Cet abîme en un sens est la mort et la mort est vertigineuse, elle est fascinante.

Je tenterai maintenant de montrer que, pour nous qui sommes des êtres discontinus, la mort a le sens de la continuité de l'être : la reproduction mène à la discontinuité des êtres, mais elle met en jeu leur continuité, c'est-à-dire qu'elle est intimement liée à la mort. C'est en parlant de la reproduction des êtres et de la mort que je m'efforcerai de montrer l'identité de la continuité des êtres et de la mort qui sont l'une et l'autre également fascinantes et dont la fascination domine l'érotisme.

Je veux parler d'un trouble élémentaire, de ce dont l'essence est un renversement qui chavire. Mais, tout d'abord, les faits dont je partirai doivent paraître indifférents. Ce sont des faits que la science objective établit et que rien ne distingue apparemment d'autres faits qui sans doute nous concernent, mais de loin, sans rien mettre en jeu qui nous puisse émouvoir intimement. Cette apparente insignifiance est trompeuse, mais j'en parlerai

d'abord en toute simplicité, comme si je n'avais pas l'intention de vous détromper aussitôt.

Vous savez que les êtres vivants se reproduisent de deux manières. Les êtres élémentaires connaissent la reproduction asexuée, mais les êtres plus complexes se reproduisent sexuellement.

Dans la reproduction asexuée, l'être simple qu'est la cellule se divise en un point de sa croissance. Il se forme deux noyaux, et d'un seul être il en résulte deux. Mais nous ne pouvons dire qu'un premier être a donné naissance à un second. Les deux êtres nouveaux sont au même titre les produits du premier. Le premier être a disparu. Essentiellement, il est mort, puisqu'il ne survit en aucun des deux êtres qu'il a produits. Il ne se décompose pas à la manière des animaux sexués qui meurent, mais il cesse d'être. Il cesse d'être dans la mesure où il était discontinu. Seulement, en un point de la reproduction, il y a eu continuité. Il existe un point où *l'un* primitif devient *deux*. Dès qu'il y a deux, il y a de nouveau discontinuité de chacun des êtres. Mais le passage implique entre les deux un *instant* de continuité. Le premier meurt, mais il apparaît *dans sa mort* un instant fondamental de continuité de deux êtres.

La même continuité ne peut apparaître dans la mort des êtres sexués, dont la reproduction est en principe indépendante de l'agonie et de la disparition. Mais la reproduction sexuelle, qui met à la base en jeu la division des cellules fonctionnelles, de la même façon que dans la reproduction asexuée, fait intervenir une nouvelle sorte de passage de la discontinuité à la continuité. Le spermatozoïde et l'ovule sont à l'état élémentaire des êtres discontinus, mais ils *s'unissent*, en conséquence une continuité s'établit entre eux pour former un nouvel être, à partir de la mort, de la disparition des êtres séparés. Le nouvel être est lui-même discontinu, mais il porte en lui le passage à la continuité, la fusion, mortelle pour chacun d'eux, des deux êtres distincts.

Pour éclairer ces changements, qui peuvent sembler insignifiants, mais qui sont la base de toutes les formes

de vie, je vous suggère d'imaginer arbitrairement le passage de l'état où vous êtes à un parfait dédoublement de votre personne, auquel vous ne pourriez survivre, puisque les doubles issus de vous différeraient de vous d'une manière essentielle. Nécessairement, chacun de ces doubles ne serait pas le même que celui que vous êtes maintenant. Pour être le même que vous, l'un des doubles devrait en effet être continu avec l'autre et non opposé comme il est devenu. Il y a là une bizarrerie que l'imagination a peine à suivre. Au contraire, si vous imaginez entre un de vos semblables et vous une fusion analogue à celle du spermatozoïde et de l'ovule, vous vous représenterez sans trop de mal le changement dont il s'agit.

Je ne suggère pas ces imaginations grossières avec le dessein d'introduire une précision. Entre les consciences claires que nous sommes et les êtres infimes dont il s'agit la distance est considérable. Je vous mets en garde toutefois contre l'habitude de regarder uniquement *du dehors* ces êtres infimes ; contre l'habitude de les regarder comme des choses qui n'existent pas *au dedans*. Vous et moi existons *au dedans*. Mais il en est de même d'un chien et, par suite, d'un insecte ou d'un être plus petit. Si simple que soit un être, il n'y a pas de seuil à partir duquel apparaisse l'existence *au dedans*. Celle-ci ne peut être un résultat de la complexité croissante. Si les êtres infimes n'avaient pas d'abord, à leur manière, une existence au dedans, nulle complexité ne pourrait la faire apparaître.

La distance n'en est pas moins grande entre ces animalcules et nous. Les imaginations ébouriffantes que j'ai proposées ne peuvent donc recevoir un sens précis. J'ai seulement voulu évoquer, d'une manière paradoxale, les changements infimes dont il s'agit, qui sont à la base de notre vie.

A la base, il y a des passages du continu au discontinu ou du discontinu au continu. Nous sommes des êtres